

PARIS BOMBARDÉ

Après les opérations militaires de l'été 1914, qui culminent en France avec la bataille de la Marne (6-13 septembre), une « course à la mer » conduit à l'établissement d'une ligne de front continue de 800 kilomètres de long entre la mer du Nord et les Alpes. La guerre de position, dite aussi « guerre de tranchées », dure jusqu'à la fin de l'année 1917. Alternent alors grandes offensives allemandes (Verdun, de février à novembre 1916) ou alliées (la Somme, de juillet à septembre 1916, le Chemin des Dames en avril 1917). Cette période se caractérise par la volonté commune de percer le front par des assauts massifs ou d'en ouvrir de nouveaux, comme l'Entente en 1915 à Salonique. En janvier 1918, l'armée allemande est libérée de l'essentiel de son effort sur le front de Russie, les Italiens ont été écrasés à Caporetto (23 octobre 1917) et la Roumanie a signé un armistice séparé le 9 décembre 1917 : les conditions sont donc favorables à la reprise de l'offensive. Alors que les unités du Kaiser se rapprochent à nouveau de la capitale, l'état-major porte un coup au moral des Parisiens en pratiquant le bombardement à outrance.

Les deux armées contreviennent depuis le début de la guerre à la convention de La Haye de 1907 qui interdit l'usage de l'aviation à des fins de bombardement. En 1918, la France dispose de 7 000 appareils pour son armée tout en ayant produit depuis 1914 52 000 avions pour ses alliés russes et anglais. De leur côté, les Allemands qui subissent toutes sortes de pénuries n'en possèdent plus que 5 000. Mais ils

franchissent un pas supplémentaire en lançant sur la capitale ennemie de gros bombardiers Gotha G, capables de transporter et larguer de lourdes torpilles pesant jusqu'à 300 kilos. Le 30 janvier 1918, une attaque cause le décès de 45 personnes et en blesse 207 autres. Le 8 mars, pas moins de 101 bombes touchent Paris et les communes alentour, mais ne font heureusement que treize victimes – signe du manque de précision des largages, effectués à la main depuis des machines volantes tentant d'éviter les tirs de fusil et de canon de la défense de la ville.

Le 23 mars, un nouveau danger surgit et fait monter d'un cran l'angoisse à Paris. Un canon à longue portée spécialement conçu par Krupp est en mesure de catapulter à 120 kilomètres de distance des obus sur la capitale. Surnommée la « Grosse Bertha » pour se moquer de la fille de l'industriel prussien, ces *Pariser Kanonen* (canons de Paris) atteignent 367 fois leur cible. Le 29 mars 1918, l'un de ces tirs confiés au hasard des trajectoires frappe de plein fouet l'église Saint-Gervais-Saint-Protais dans le Marais, dont le toit s'écroule. Nous sommes Vendredi saint, le chœur est rempli de fidèles : on relève 77 morts et 80 blessés, dont 11 décèdent dans les jours qui suivent. Il s'agit du bombardement le plus meurtrier de la guerre pour une cité qui, quoique proche du front et ayant dûment protégé ses monuments, n'a pas subi directement les assauts ennemis. La guerre jusqu'ici incarnée par les convois d'équipement et les communiqués de guerre, les permissionnaires et les blessés des hôpitaux, a fait irruption dans la capitale sous sa forme la plus brutale.



ant
ers
de
Le
de
ars,
les
se-
de
uis
de

et
Un
çu
à
pi-
se
es
nt
es
pe
t-
e.
st
s-
t.
le
u
s,
s.
is
e,
i-
a

